

LORAND GASPAR
Écriture et « le bonheur de l'étranger »

GLENN W. FETZER

Calvin College

fetzer@calvin.edu

Résumé : Bien que la figure de l'étranger soit rare dans ses poèmes, la notion de la non-appartenance s'avère fondamentale chez Lorand Gaspar. Dans son œuvre, la conscience d'être étranger ne s'articulera que dans l'ouvrage collectif récent édité par Jacques Fradin, *L'Intelligence du stress* (2008), où la disposition d'accueillir l'altérité s'explique par un fonctionnement neurologique. Celui-ci effectue un sens de soi qui se fait face à l'altérité et à l'étrangeté, les transformant en modes d'ouverture et de circulation, de nuance, d'altruisme, de créativité et ainsi de suite. Dans cet article nous faisons une étude de la stratégie de la circulation dont le poète se sert en écrivant.

Mots-clés: Lorand Gaspar - l'altérité – circulation – nomadisme - sciences neurologiques.

Abstract: Although the figure of the stranger is rare in his poems, the notion of not-belonging turns out to be fundamental for Lorand Gaspar. In his work the consciousness of being a stranger is articulated in the recent collective work edited by Jacques Fradin, titled *L'Intelligence du stress* (2008), where the inclination to welcome alterity is explained by a neurological function. This function leads to a sense of self that is produced in the light of alterity and strangeness, transforming them into modes of opening and flow, nuance, altruism, creativity, and so on. In this article we undertake a study of the strategy of flow that the poet uses in writing.

Keywords: Lorand Gaspar – alterity – circulation – nomadism - neurological sciences.

En 1925, Arpad Szenes, jeune poète hongrois, débarque à Paris, après avoir longuement promené son regard à travers l'Allemagne et l'Italie (...). Il n'en repartira plus que pour voyager. Cette transplantation géographique et culturelle est suivie d'un cheminement vers une troisième patrie: la peinture d'Arpad Szenes (Gaspar, 2004: 281).

Dans cet extrait d' *Apprentissage*, la description de la transplantation du peintre hongrois Arpad Szenes de la part de Lorand Gaspar reflète dans une certaine mesure le parcours du poète lui-même. Déraciné de son milieu d'origine, la Transylvanie, et transplanté dans un autre, lieu et culture de prédilection, le poète, comme le peintre, y trouve une place de ressourcement et d'épanouissement. Le poète précise la nature de cet épanouissement : « chemine[r] vers une troisième patrie : la peinture », c'est suivre un chemin long et ardu pour aboutir à un sentiment d'appartenance, à une communauté seule à pouvoir permettre l'épanouissement. Dans le cas d'Arpad Szenes (comme dans celui du poète, d'ailleurs) le cheminement le fait traverser de nombreux pays et s'engager dans un travail d'archéologie culturelle pour mettre à jour les témoignages ensevelis de l'activité humaine.

Pour le poète, la promesse d'une nouvelle patrie s'annonce comme un chez soi qui se situe au-delà de l'expérience vécue mais qui répond à des expériences intérieures. Face aux tableaux du peintre, le poète se rend compte de son propre état de non-appartenance, qu'il avoue lui-même : « Certaines œuvres des dernières années me sont comme l'approche d'un pays où j'ai vécu longtemps, vraiment vécu, et dont j'ai perdu le chemin » (Gaspar, 2004: 283). Si la patrie s'avère illusoire, la condition de l'étranger n'est aucunement pénible à supporter, mais se révèle un atout en ce qu'elle nourrit son écriture d'autres pays, d'autres histoires, d'autres lieux.

Précisons-le bien : malgré le fait que la figure de l'étranger soit rare dans l'œuvre du poète, la notion de non-appartenance est fondamentale à la poétique de Lorand Gaspar. Pour la personne, le statut d'étranger est tout d'abord subi, comme le témoignent les nombreux écrits biographiques de l'écrivain. Dépossédé de sa terre natale lors de la Seconde Guerre mondiale et exilé de force, Lorand Gaspar choisit par la suite un autre pays et une autre langue. Les choix qu'il fait ultérieurement d'exercer sa profession de médecin au Proche-Orient et puis en Tunisie contribuent au regard d'étranger qu'il porte sur lui-même. Malgré le dénuement apparent des étrangers dans les poèmes, le statut d'étranger porte un sens plus large, dont le fondement est la notion d'échange : dans l'absence d'appartenance, on trouve la différence. Autrement dit, on neutralise l'inconvénient de non-appartenance par l'avantage de l'inconnu, on substitue l'expérience de l'autre à la certitude du même, le cheminement et la circulation à la stase.

Sur le statut de l'étranger, Julia Kristeva pose la question, « Peut-on être étranger et heureux » ? (Kristeva, 1988: 13) et elle propose les avantages de l'étrangeté : « L'étranger suscite une idée neuve du bonheur », écrit-elle. « Entre fugue et origine : une limite fragile, une homéostasie provisoire. Posé, présent, parfois certain, ce bonheur se sait pourtant en transit, comme le feu qui ne brille que parce qu'il consume. Le bonheur étrange de l'étranger est de maintenir cette éternité en fuite ou ce transitoire perpétuel » (*ibidem*). Un peu plus loin, elle ajoute, « L'espace de l'étranger est un train qui marche, un avion en vol, la transition même exclut l'arrêt » (*idem*: 18). En partant de ce constat nous aimerions pour notre part faire une étude de la stratégie de la circulation dont le poète se sert dans son écriture.

De prime abord, si la poésie de Lorand Gaspar est caractérisée par l'étrangeté et la rencontre de la différence, il nous incombe de réfléchir sur la place des carnets de voyage, en particulier, et sur la notion de déplacement, en général, dans l'expérience du poète en tant qu'étranger. Action de se déplacer, de se mouvoir, d'aller d'un lieu à un autre : ce sont certains des traits principaux de l'œuvre. Au fond, le poète présente ce que cherche sa

parole comme « une respiration »¹, et c'est « cette respiration essentielle, d'autres pays, d'autres lieux » (Brunel, 2010: 119) que la parole poétique dévoile dans les livres tels que *Patmos et autres poèmes* (Gaspar, 2001a), *Carnet de Patmos, Textes & photographies de Lorand Gaspar* (Gaspar, 2001b), *Carnets de Jérusalem* (Gaspar, 1997a), *Arabie heureuse et autres journaux de voyages* (Gaspar 1997b), *Derrière le dos de dieu* (Gaspar, 2010), *Égée Judée* (Gaspar, 1993), et *Sol absolu et autres textes* (Gaspar, 1982). Des terres désertiques du Moyen Orient aux eaux de la mer Égée, des steppes de l'Asie Centrale², aux montagnes de la Transylvanie³, la « respiration » de la parole dépend non seulement de la géographie mais aussi du temps. Dans les journaux de voyage et dans les livres de poèmes qui invoquent les lieux divers, le parcours du poète n'est jamais uniquement spatial. Ses divagations prennent également une importance temporelle, que ce soit dans le domaine de la mémoire ou au niveau de l'histoire des civilisations du passé.

Dès l'incipit du *Carnet de Patmos*, par exemple, le souvenir personnel qui est évoqué sert de point de repère à partir duquel on dévoile l'histoire. Le poète commence ainsi : « L'île où j'abordai il y a vingt-cinq ans environ pour la première fois, était un havre, à l'abri non seulement des pirates, mais aussi des trépidations de notre modernité technicienne » (Gaspar, 2001b:11), et il poursuit le souvenir en faisant allusion au monastère célèbre de l'île et aux histoires qui alimentent la renommée de celui-ci. Plus précisément il rappelle à la mémoire l'anecdote des Patmiotes qui, au cours de la guerre vénéto-turque au XVIIIe siècle, ont profité de l'arrivée des Vénitiens et qui approvisionnaient ceux-ci en eau et en aliments jusqu'au jour où, par une tournure cruelle, les vénitiens ont pillé l'île et se sont retournés contre les Patmiotes (*idem*: 12).

¹ « Ce que cherche ma parole sans cesse interrompue, sans cesse insuffisante, inadéquate, hors d'haleine, n'est pas la pertinence d'une démonstration, d'une loi, mais la dénudation d'une lueur imprenable, transfixiante, d'une fluidité tour à tour bénéfique et ravageante. Une respiration » (Gaspar, 2004:16).

² Voir l'essai "Poussière d'Asie central" dans *Arabie heureuse*.

³ Voir les textes du recueil *Derrière le dos de Dieu*, dont le titre signifie pour le poète l'arrière-pays de son enfance.

Une note trouvée dans un des livres du monastère a éclairci le poète sur les circonstances de cet événement, et il cite ce bref écrit : « ...en 1659, le 18 juin, vint la flotte du Vénitien et pilla Patmos un jour de samedi, l'amiral étant Francesco Marosini, et maudit soit-il » (Gaspar, 2001b: 12). Cet extrait, aussi bref qu'il soit, sert à illustrer une stratégie d'écriture principale : approfondir l'étude ou la réflexion, pas pour en découvrir une réponse quelconque mais pour prolonger l'activité poétique⁴. En outre cette activité-là a pour but de remonter aux fondements de la langue et d'en discerner les traces originaires. « Il se peut », écrit Lorand Gaspar, « que l'eau claire d'une langue entre les mots d'un poème nous renvoie aux origines de toute langue et de tout langage » (Gaspar, 2004: 105).

Mais la notion de déplacement que reflètent les journaux de voyage dépasse les axes spatio-temporels, ainsi que le formule Jean-Yves Debreuille. « On le voit », écrit-il, « ces journaux de voyages sont d'un voyage mental aussi bien que physique. Ils ne suivent pas un itinéraire géographique, mais la mobilité des yeux et de l'esprit qui s'arrêtent, repartent, reviennent en arrière, sont sensibles à des sensations de nature diverse, construisent, relativisent, mais toujours s'émerveillent » (Debreuille, 2007: 85). Cet émerveillement constitue pour Lorand Gaspar le caractère essentiel de la notion d'étranger. Pour le poète, la condition de l'étranger est une perspective, une pratique, une façon de penser et d'agir qui revêt comme traits dominants la satisfaction, l'admiration, voire la joie.

La condition de l'étranger est souvent décrite dans l'œuvre. Mais tout d'abord, il faut prendre en compte les nuances des termes apparentés au concept de l'étranger : nomade, nomadité, errant, errance. Tous les termes désignent ce qui évite le sédentaire et le renferment, et évoquent, plutôt, le déplacement. Est nomade l'être dont le mode de vie comporte des déplacements continuels. Le nomade est, donc à la route ce que la nomadité est à l'état de se mouvoir. Si les déplacements du nomade se font par rapport à un lieu précis de départ ou d'arrivée, ceux de l'errant se distinguent par l'absence de but. L'errant va à l'aventure, et dans la plupart des cas, le fait sans cesse.

⁴ « Le poème n'est pas une réponse à une interrogation de l'homme ou du monde. Il ne fait que creuser, aggraver le questionnement » (Gaspar, 2004: 35).

Il ne faudrait pas dire que Lorand Gaspar se résume en un seul de ces termes. Maha Ben Abdeladhim a bien montré que le poète a réuni dans son œuvre de nombreux aspects de déplacement, que ce soit exil, voyage, traversée, errance mentale, nomadisme (Ben Abdeladhim, 2010: 8), et que si le poète est à l'origine dépossédé (de son pays natal, de son milieu, de sa profession), l'errance devient pour lui un choix, une manière d'être (*ibidem*). Ce qui réunit les concepts d'errance et d'étrangeté, c'est sans doute le signe d'une appartenance à autrui, que ce soit à un lieu à habiter ou un autre différent de soi.

L'étrangeté dans l'œuvre se voit à plusieurs niveaux, le premier étant peut-être celui de lieu physique. Sur ce point, l'étrangeté se signale par des références à la non-appartenance ou à l'exclusion d'un lieu physique: « Terres stériles / Terres inhospitalières », lisons-nous dans le poème *Sol absolu* (Gaspar, 1982: 117), le grand recueil désertique de Gaspar. Selon Suzanne Allaire, le désert en tant qu'une des images « matricielles » du poète, subit « l'exigence de nudité » : tout dans cette image œuvre pour limer, ciseler, pour « aller au creux » (Allaire, 2009: 34). Cependant, malgré les notions de sécheresse, de vide, et d'aridité que l'image comporte, le désert chez Lorand Gaspar s'anime par tout un univers d'êtres à peine perceptibles. Le poème présente les insectes, les plantes, les oiseaux et lézards, les graines, les épines, les succulents et les rhizomes qui peuplent le désert. Les exemples de chaque catégorie d'êtres sont peu communs et se distinguent par la rareté de l'espèce aussi bien que par le dépouillement de leur existence. En dépit de l'insignifiance plus apparente que réelle de ces êtres, le poète met en valeur les processus d'échange qui les maintiennent en vie, comme il l'indique en remarquant le manque d'eau :

Beaucoup d'animaux du désert, surtout des rongeurs et des oiseaux, pratiquent une forme d'hibernation estivale, qui consiste à sombrer dans un sommeil qui leur permet, grâce à une baisse de la température de l'organisme et une diminution de tous les rythmes biologiques, de réduire leurs besoins caloriques et protidiques à peu de chose (Gaspar, 1982: 129).

(*ibidem*)⁵.

Si l'on peut appréhender l'étrangeté au niveau de l'espace physique, elle se discerne également dans l'emploi des langues non francophones, surtout dans *Sol absolu*, où pour décrire le désert comme lieu de nomadité, le poète évoque les habitants nomades de la préhistoire, des peuples tels que les sumériens et les akkadiens. En remontant dans l'histoire ancienne, Lorand Gaspar décrit des personnages et des peuples mentionnés dans les tablettes de Mari : les Sutéens, les Hanéens, les Benjaminites, les Habiru, parmi d'autres (*idem*: 144s). Des précisions sur l'orthographe et sur les idéogrammes donnent lieu à des écrits brefs dans des langues sémitiques. Il est clair que pour Lorand Gaspar, faire face à l'étrangeté implique une manière d'agir qui privilégie des accords et qui cherche à élaborer des liens et, ce faisant, à rendre l'étranger moins « étrange ».

Si le concept de l'étrangeté est répandu dans l'œuvre, la figure de l'étranger l'est moins.

Après un passage de *Sol absolu* qui met l'accent sur la difficulté de l'existence dans le désert (« Qu'ils soient nomades ou anachorètes / la vie des hommes au désert est un / combat quotidien » (*idem*: 171), on trouve ces vers suivants, qui lient l'errance à la condition de l'étranger :

HABITANT DE L'ESPACE
homme sans attaches
flâneur du mouvement éternel

Renoncer à tout ce qui peut lier, entraver la marche, alourdir la charge des chameaux –

vivre de peu
sans mesure

⁵ L'insistance sur l'image de la respiration renvoie à la constatation du poète qu'il « n'a (...) rien fait d'autre en écrivant qu'essayer dans les mots d'accueillir la rumeur d'une respiration, quelque chose de cette fluidité qui « innerve » les corps et les choses les plus obscurs en apparence. » (Gaspar, 1986: 115).

dans la lumière à fendre l'œil
serrant l'horizon entre les paupières
le camp levé avant l'aube
reprendre sa piste terminable
dans le rayonnement sans terme
la marche (*idem*: 176).

L'image est celle d'un nomade, figure de la route, et le parcours s'annonce comme une errance, dont le déplacement a lieu dans un « moment éternel ». Mais l'identité de cette image se perd dans l'anonymat : le nomade n'est connu qu'en tant qu'« habitant de l'espace ». Repéré sous le signe le plus général du temps et de l'espace, le nomade renonce à « tout ce qui peut lier », effectuant ainsi son propre déracinement. L'étranger qu'il est d'ailleurs s'accorde, avec la présentation que peint Kristeva de l'espace de l'étranger : « un train qui marche (...) la transition qui exclut l'arrêt » (Kristeva, 1988: 18).

L'étranger gasparien est évoqué dans un poème intitulé « Etranger » mais le poète évite toute précision. La condition de l'étranger y est évoquée de manière contextuelle. A deux reprises la constatation simple et directe de l'étranger est juxtaposée à une évocation de l'étranger qui, grâce à une expression élaborée, est rendue moins étrange :

étranger.
Sauf en ce silence oublié
où se meut l'ardeur d'être ici
clarté confiante en sa source.
Étranger, sauf en cette roche
où affleure une eau impensée,
le cri nocturne de l'effraie. (Gaspar, 2001a: 200)

Dans le calme du soir, à l'abri des remous de la journée et proche des éléments de la nature, l'étranger enlève les traits qui le caractérisent. Lui, « à jamais bégayant, boiteux / à jamais sans racines au-dehors / autres que l'eau (...) toujours éperdus de clarté / en quête

d'étendue, la même / sans bornes dehors ni dedans » (*ibidem*) se trouve, en ces moments, « chez soi » (*idem*: 201).

Se sentir chez soi, vivre l'expérience d'être de retour au milieu auquel on appartient, ce sont des éléments constitutants de la notion d'échange telle qu'on la trouve chez le poète, qui observe, « Les mots d'un texte poétique ne me parlent qu'intégrés dans l'ensemble de mon expérience vivante, en tant qu'ils m'aident à reconstruire avec ce que j'ai en moi les mouvements, les images et la pensée d'un autre qui m'interrogent, me creusent, et m'ouvrent à des vérités non encore perçues » (Gaspar, 2004: 195). Rétablir dans son état originel ce qui est défait, envisager l'avenir à partir de l'expérience du passé, répondre à la différence qui se fait connaître, le poète s'engage dans une entreprise créatrice d'inclusion. Dans cette œuvre, où la stratégie de la circulation —connue sous forme de « respiration » — jouit d'une importance principale, l'étranger y prend part. Si l'autre, la différence, le déracinement, la non-appartenance, l'inconnu (voire l'inconnaissable) s'imposent, la transcendance, l'éclaircissement, et l'ouverture suivent de près.

Le bonheur de l'étranger, cette qualité qui suscite « l'espace d'un infini promis » (Kristeva, 1988: 13), relève de l'image de l'étranger dit « croyant », selon Kristeva. Cet étranger-ci, nous précise-t-elle, est de « ceux qui transcendent ; ni avant ni maintenant, mais au-delà, ils sont tendus dans une passion certes à jamais inassouvie, mais tenace, vers une autre terre promise, celle d'un métier, d'un amour, d'un enfant, d'une gloire » (*idem*: 21). D'ailleurs, cet étranger s'oppose à l'ironiste, représentant de « ceux qui se consomment dans l'écartèlement entre ce qui n'est plus et ce qui ne sera jamais » (*ibidem*). Pour Lorand Gaspar, la vision du monde est intégrante. C'est une unité dont les éléments constitutants ne peuvent être ni retirés ni retranchés mais qui font partie inéluctable d'une pratique de circulation et d'une habitude de respiration. Dans un texte de *Sol absolu*, les vers suivants témoignent du bonheur de l'étrangeté, de l'ouverture à autrui :

Et certes

L'immensité est en moi

Joie d'aller dans le clair du rythme
Qui accorde et sépare les cellules sonores
A la vitesse de l'espace basculant par-delà

Son envergure de lumière

Poussée sans halte ni puits qu'elle-même
Circulant librement dehors et dedans.

.....

Si fluide le bonheur des mots
La confiance du corps, dans la musique
La langue sans cesse rompue, chevillée

A l'amplitude effrayante et heureuse (Gaspar, 1982: 135).

L'expression de bonheur dans ce passage n'est rien d'autre que la perspective du locuteur mise en paroles. Tout est impliqué dans ce geste poétique : le rythme, les mots, les sonorités.

Si le bonheur — phénomène de la disposition d'accueillir l'altérité — s'impose donc à la lecture de l'étranger chez Lorand Gaspar, c'est un effet du système nerveux central, car la conscience de l'ouverture au monde s'articule dans l'ouvrage collectif récent édité par Jacques Fradin, *L'Intelligence du stress* (Fradin *et al.*, 2008)⁶. Depuis la retraite de Lorand Gaspar en 1995, le chirurgien / poète vit à Paris où, à partir de 2002, il travaille dans l'équipe animée par Fradin en tant que chercheur en neurosciences cognitives, à l'Institut de Médecine Environnementale. C'est en sa qualité de chercheur et, surtout, de contributeur à l'ouvrage, que Lorand Gaspar dévoile ses perspectives sur l'ouverture. Dans

⁶ Sur la page de titre les noms suivants sont portés sur la liste des collaborateurs : Maarten Aalberse, Lorand Gaspar, Camille Lefrançois, et Frédéric Le Moulec.

le livre on apprend que la disposition d'accueillir l'altérité s'explique par un fonctionnement neurologique qui accorde à l'individu une expérience à la fois intégrative, harmonisatrice, qui favorise la cohabitation ainsi que toute tendance vers la liaison. Le fonctionnement neurologique crée un sens d'appartenance et de stabilité qui refuse l'altérité et l'étrangeté, les transformant en modes d'ouverture, de nuance, d'altruisme, de créativité.

En termes scientifiques, mater le stress, gérer le quotidien reviennent au développement des lobes préfrontaux. Les chercheurs prétendent que les manières diverses de réagir au monde proviennent d'une méthode dite de Gestion des Modes Mentaux (GMM) (*idem*: 3), et se réduisent à ce qu'ils appellent « Le Mode Mental Automatique » et « Le Mode Mental Préfrontal ». Ces deux modes reflètent deux façons de traiter l'information : le premier (MMA) est le mode mental de la gestion du connu (*idem*: 111) et le deuxième (MMP) est le mode de la gestion de l'inconnu (*ibidem*). Dans un passage détaillé, les auteurs contrastent les deux modes et donnent leurs caractéristiques respectives.

Si, d'un côté le Mode Mental Automatique aime la routine, se protège en construisant et assurant ses positions (*idem*: 116), s'il préfère le simple, le simpliste, le binaire (*idem*: 177), si le MMA aime les certitudes, les valeurs indiscutables (*idem*: 118), et s'appuie sur « les recettes et autres savoir-faire » (*ibidem*), le Mode Mental Préfrontal, d'un autre côté, « assouvit sa curiosité naturelle, recherche l'inconnu (*idem*: 116), préfère « s'adapter à un monde en mouvement » (*ibidem*), et transcrire la complexité du réel et sa continuité (*idem*: 117). D'ailleurs, le MMP préfère « l'ancrage dans la complexité du réel, car il sait que le monde est bien plus complexe que nos représentations » (*idem*: 118), et enfin, il préfère la « réflexion, comprendre la cascade et l'interaction des causes et des effets » (*ibidem*).

De même, l'étrangeté réussit au poète, car il accueille la différence et l'inconnu dans un effort continuels afin de les intégrer à sa propre réalité. La parole poétique s'élève de la rencontre du soi avec l'inconnu, s'en nourrit, et s'en prolonge. Là où certains ne voient que huis clos et échec, Lorand Gaspar trouve du plaisir à respirer et à s'avancer,

quoi qu'il advienne. Dans une série de poèmes intitulée « Neuropoèmes » et dédiée à Jacques Fradin (Gaspar, 2010: 96), on trouve ces vers, qui reflètent bien le Mode Mental Préfrontal :

Je suis lumière et nuit
Je vois toujours et encore
Que je suis lumière et nuit
Les deux me disent
L'absence totale
De toute certitude
Dans ma pensée
Je n'ai que cette ouverture
Intime, ressentie au soir
De ma vie finie, d'être une goutte
De clarté dans l'espace et le temps infinis
Née de la rencontre des sens d'un corps
De milliards de neurones
De soleils et de vents inconnus (*ibidem*).

Le cheminement intérieur de la pensée, la sérénité dont témoigne le locuteur, et le goût de la nuance nous démontrent que l'œuvre de Lorand Gaspar respire le bonheur et l'étrangeté.

Bibliographie :

- ALLAIRE, Suzanne & TENNE, Muriel (2009). *Présence de Lorand Gaspar*. Amsterdam: Rodopi.
- BEN ABDELADHIM, Maha (2010). *Lorand Gaspar, en question de l'errance*. Paris: L'Harmattan.
- BRUNEL, Pierre (2010). "A propos d'Arabie heureuse de Lorand Gaspar". In *Revue de Littérature comparée*, n° 1, pp. 119-124.
- DEBREUILLE, Jean-Yves (2007). *Lorand Gaspar*. Paris: Seghers.
- FRADIN, Jacques *et al.* (2008). *L'Intelligence du stress*. Paris: Eyrolles.
- GASPAR, Lorand (2004). *Approche de la parole, suivi de Apprentissage*. Paris: Gallimard.
- GASPAR, Lorand (1997a). *Arabie heureuse et autres journaux de voyages*. Paris: Deyrolle.

- GASPAR, Lorand (1997b). *Carnets de Jérusalem*. Cognac: Le Temps qu'il fait.
- GASPAR, Lorand (2010). *Derrière le dos de dieu*. Paris: Gallimard.
- GASPAR, Lorand (1993). *Égée Judée suivi d'extraits de Feuilles d'observation et de La Maison près de la mer*. Paris: Gallimard.
- GASPAR, Lorand (1986). *Feuilles d'observation*. Paris : Gallimard.
- GASPAR, Lorand ((2001a). *Patmos et autres poèmes*. Paris : Gallimard.
- GASPAR, Lorand (1982). *Sol absolu et autres textes*. Paris : Gallimard.
- GASPAR, Lorand (2001b). *Carnet de Patmos : Textes & photographies de Lorand Gaspar*. Cognac : Le Temps qu'il fait.
- KRISTEVA, Julia (1988). *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard.